

Chris Wallace

avec **Mitch Weiss**

HIROSHIMA

LE COMPTE À REBOURS

**Les 116 jours qui ont changé
le cours de l'Histoire**



1945-2025

Il y a 80 ans, le monde basculait.

12 avril 1945, J-116 : Harry Truman, le Vice-président des États-Unis, reçoit un appel : Franklin D. Roosevelt est mort. Aux commandes de la première puissance mondiale, il découvre le projet Manhattan, mis en place pour développer la bombe atomique.

8 mai 1945, J-90 : Harry Truman annonce la capitulation de l'Allemagne. La guerre en Europe est terminée, mais le Japon continue de lutter.

28 mai 1945, J-70 : La pression monte pour Robert Oppenheimer, directeur scientifique du projet Manhattan : la bombe doit être testée avant la conférence de Potsdam, qui réunira Harry Truman, Winston Churchill et Joseph Staline, pour obtenir la capitulation du Japon.

16 juillet 1945, J-21 : Au Nouveau-Mexique, un spectaculaire champignon atomique s'élève à près de 12 000 mètres d'altitude. Le premier essai nucléaire est réussi.

28 juillet 1945, J-17 : Le Japon rejette l'ultimatum des États-Unis.

4 août 1945, J-2 : Hideko Tamura, 10 ans, attend avec impatience de rentrer chez elle à Hiroshima après des mois passés loin des attaques aériennes.

6 août 1945, 7 h 05 : le colonel Paul Tibbets se prépare à décoller à bord d'*Enola Gay*.

6 août 1945, 2 h 15 : l'équipage d'*Enola Gay* apprend ce qu'il transporte.

6 août 1945, 8 h 15 : Un éclair inonde l'avion d'une lumière blanche.

L'humanité ne sera plus jamais la même.

« Un livre magistral. » *The New York Times*

Célèbre journaliste américain, **Chris Wallace** a été choisi pour animer des débats présidentiels. Il a reçu de nombreux prix pour ses réalisations journalistiques, dont trois Emmy Awards.

Mitch Weiss est un journaliste d'investigation lauréat du prix Pulitzer.

ISBN : 978-2-37935-444-1



9 782379 35444 1

23,90 €
prix TTC
France



Rayon : Histoire

Hiroshima

Le compte à rebours

Titre original : *Countdown 1945*.

© 2020 Chris Wallace.

Publié avec l'accord de Folio Literary Management.

Tous droits réservés.

Conseiller éditorial : Alexandre Maujean

Relecture-correction : Marie-Odile Mauchamp et Gaëlle Fontaine

Maquette : Patrick Leleux PAO

Maquette de couverture : Primo et Primo

Photo de couverture : *Désolation et bâtiments délabrés à Hiroshima après le bombardement atomique du Japon, 1945* © Smith Collection/Gado/Alamy

© 2025 Alisio, une marque des éditions Leduc

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-444-1

Chris Wallace

avec Mitch Weiss

Hiroshima

Le compte à rebours

Les 116 jours qui ont changé le cours de l'Histoire

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Tina Calogirou

ALISIO
HISTOIRE

À toi, Lorraine,
la facette la plus exaltante de toute aventure.

Compte à rebours : 116 jours

12 avril 1945
Washington, DC

Harry Truman aurait bien besoin d'un verre. Il vient de terminer sa quatre-vingt-deuxième journée au poste de vice-président. Comme d'habitude, il a passé l'après-midi dans l'hémicycle du Sénat – aujourd'hui pour superviser un débat concernant un traité sur l'eau avec le Mexique. Pendant que les sénateurs débattaient, ses pensées s'étaient tournées vers sa mère et sa sœur, qui vivaient toujours non loin de la vieille ferme familiale de Grandview, dans le Missouri. Bien qu'installé à son bureau surélevé à la tribune du Sénat, Harry Truman avait sorti du papier et un stylo.

Chères Mamma et Mary, avait-il écrit, un sénateur prétentieux du Wisconsin se montre intarissable sur un sujet auquel il ne connaît rien¹. À la tête du Sénat, Harry Truman préside des séances de cette nature. Mais il avait hâte que cela se termine, il avait envie d'être ailleurs. Il était loin de se douter que sa vie n'allait pas tarder à changer à tout jamais.

Peu avant 17 heures, la séance est levée et le Sénat interrompt ses travaux pour la journée. Harry Truman entame la traversée du Capitole tout seul, sans les agents des services secrets – il passe par

le côté du bâtiment où siège le Sénat, franchit la rotonde du Capitole et Statuary Hall, puis arrive dans la partie réservée à la Chambre des représentants. Vêtu avec élégance comme à son habitude, costume croisé gris, pochette blanche et nœud papillon à pois de couleur sombre, Harry Truman avance d'un pas rapide. L'homme est toujours pressé.

Depuis l'étage principal du Capitole, accessible au public, il descend au rez-de-chaussée pour rejoindre le salon privé du président de la Chambre, Sam Rayburn, la salle n° 9, appelée le « Board of Education² » (Conseil de l'éducation). C'est la pièce la plus sélecte du Capitole – on y accède uniquement sur invitation personnelle de Sam Rayburn. La plupart du temps, les membres du Congrès s'y retrouvent après les horaires de travail officiels, pour parler stratégie, échanger des bruits de couloir et prendre un verre ou deux. Le vice-président est un habitué des lieux. Sa boisson de prédilection est le bourbon additionné d'une goutte d'eau.

Le Board of Education est décoré dans le plus pur style du Capitole. Cette pièce d'environ six mètres de long abrite d'imposants fauteuils en cuir, un canapé et un long bureau en acajou qui sert également de rangement aux bouteilles. La seule note discordante de la pièce est son plafond peint, richement orné d'oiseaux, d'animaux divers et de végétaux. De plus, à son arrivée, Sam Rayburn a fait ajouter à une extrémité de la pièce une peinture murale représentant une étoile, symbole du Texas.

À l'arrivée de Harry Truman, Sam Rayburn – « Mr Sam » – l'informe que la Maison-Blanche cherche à le rejoindre. « Steve Early demande que vous le rappeliez sans attendre », annonce Sam Rayburn, en parlant du secrétaire de longue date du président Roosevelt. Le vice-président se sert un verre, puis s'assoit et compose le numéro du standard de la Maison-Blanche, le National 1414.

« Allô, c'est le vice-président à l'appareil », annonce Harry Truman.

Lorsque Steve Early décroche, il n'y va pas par quatre chemins. Sa voix est tendue. Il demande à Harry Truman de rejoindre la

Maison-Blanche « au plus vite et le plus calmement possible », en passant par l'entrée principale, sur Pennsylvania Avenue. Sam Rayburn observe Harry Truman, qu'il a toujours trouvé un peu pâlot. Ce jour-là, il « devint encore un peu plus pâle ».

« Bon sang de bonsoir ! » s'exclame Harry Truman en raccrochant, trop secoué pour cacher son émotion. Tout en s'efforçant de garder son calme, il annonce aux autres personnes présentes dans la pièce qu'il doit se rendre à la Maison-Blanche pour une « réunion urgente ». Sans attendre, il se lève, se dirige vers la porte, pose sa main sur la poignée, puis s'arrête pour se retourner. « Messieurs, gardez cela pour vous, mais il a dû se passer quelque chose³. »

Harry Truman referme la porte derrière lui, puis il commence à courir pour traverser le Capitole désormais presque désert. Ses pas résonnent sur le sol de marbre des couloirs tandis qu'il passe devant les statues de généraux et d'hommes politiques, devant le salon de coiffure du Sénat avant de grimper l'escalier menant à son bureau de vice-président. Là, essoufflé, il attrape son chapeau et annonce à son équipe qu'il se rend à la Maison-Blanche, mais que cela ne doit pas être ébruité. Il n'a pas le temps de leur expliquer quoi que ce soit. Et de toute façon, il n'en sait pas davantage.

Dehors, Harry Truman constate qu'il pleut. Il monte dans sa Mercury noire officielle et donne des consignes à son chauffeur, Tom Harty. Là aussi, il laisse derrière lui les membres des services secrets attachés à sa sécurité. En raison des conditions météo et de la circulation, ils mettent plus de dix minutes pour arriver à la Maison-Blanche. Et pendant tout ce temps, le vice-président se demande ce qu'il se passe.

Le président Roosevelt est censé se trouver à Warm Springs, en Géorgie, où il a passé les deux dernières semaines à se reposer après la conférence de Yalta, avec le Premier ministre britannique Winston Churchill et le dirigeant de l'URSS Joseph Staline.

Peut-être le président est-il de retour à Washington ? Les funérailles de son vieil ami Julius Atwood, un évêque épiscopalien à

la retraite, ont eu lieu à Washington plus tôt dans la journée. Le président a-t-il assisté à la cérémonie et souhaite-t-il désormais s'entretenir avec Harry Truman ? Depuis sa nomination au poste de vice-président, il y a près de trois mois, il n'a rencontré le président Roosevelt en privé que deux fois. Alors, pourquoi maintenant ?

À 17 h 25, la voiture du vice-président quitte Pennsylvania Avenue, franchit le portail nord-ouest de la Maison-Blanche et passe sous le portique nord. À l'entrée, Harry Truman est accueilli par des huisseries qui prennent son chapeau et le dirigent vers le petit ascenseur en chêne réservé au président.

La première dame, Eleanor Roosevelt, l'attend dans son bureau particulier du premier étage, en compagnie de sa fille, Anna, de son gendre, le lieutenant-colonel John Boettiger, et de Steve Early. Les deux femmes sont vêtues de noir.

Eleanor Roosevelt s'avance vers le vice-président, lui pose la main sur l'épaule et annonce : « Harry, le président vient de mourir. »

Abasourdi, Harry Truman est incapable de prononcer le moindre mot. Il s'est précipité à la Maison-Blanche pour s'entretenir avec le président. Et voilà qu'il découvre que le président, c'est lui.

Il lui faut un moment pour reprendre ses esprits. Puis il demande à Eleanor Roosevelt : « Y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour vous ? »

— Y a-t-il quelque chose que nous puissions faire pour vous ? répond-elle. Car, à présent, c'est vous qui êtes dans de beaux draps. »

Quelques minutes plus tard, à 17 h 47, un bulletin d'information est diffusé dans tout le pays et dans le monde entier : le président Roosevelt, l'homme qui a dirigé le pays au cours des douze dernières années, durant la grande dépression et lors de Pearl Harbor, et qui l'avait mené à l'orée de la victoire de la Seconde Guerre mondiale en Europe, est mort d'une hémorragie cérébrale à l'âge de soixante-trois ans.

La Maison-Blanche, quasi déserte en l'absence du président Roosevelt, se met soudain à bruissier. Une réunion du cabinet est

convoquée pour 18 h 15. Harry Truman demande que les présidents de groupes au Congrès soient conviés. Harlan Stone, président de la Cour suprême des États-Unis, est convoqué à la Maison-Blanche pour la prestation de serment. Mais avant cela, Harry Truman a encore une chose à faire.

À 18 heures, il appelle son épouse, Bess, qui est chez eux, dans leur modeste trois-pièces de Connecticut Avenue. C'est sa fille, Margaret, qui décroche. Elle n'a pas encore appris la nouvelle et commence à plaisanter avec son père, comme d'habitude. Il l'interrompt et lui demande de lui passer sa mère.

Habituellement, Harry Truman partage tout avec Bess. Mais ce n'est pas le moment. Il lui annonce que le président Roosevelt vient de mourir et qu'il envoie une voiture les chercher, elle, Margaret, et sa belle-mère, Madge Wallace, qui vit avec eux. Il souhaite qu'elles soient à ses côtés lorsqu'il prêtera serment.

Harry Truman raccroche. Il l'a bien senti, la nouvelle a ébranlé sa femme. Depuis qu'il a accepté sa nomination à la vice-présidence l'été précédent, il sait que la plus grande crainte de son épouse est précisément que Franklin Roosevelt n'aille pas au terme de son quatrième mandat. Aujourd'hui, sa famille et lui se retrouvent dans la situation que Bess redoutait tant.

Harry Truman arrive dans la salle du Conseil des ministres, il est le premier. Il s'assoit à la grande table. Rapidement, la salle se remplit. Plus tard, un collaborateur du président Roosevelt décrira Harry Truman comme « un petit homme qui attendait, assis, dans un immense fauteuil en cuir⁴ ». Une fois tous les membres du cabinet présents à Washington arrivés, Harry Truman se lève : « Je tiens à ce que chacun reste à son poste et poursuive son travail, dit-il. Pour ma part, je souhaite tout faire précisément comme le voulait le président Roosevelt⁵. »

Puis ils attendent l'arrivée du président de la Cour suprême. La famille du futur président, quant à elle, doit traverser l'importante foule qui s'est amassée devant leur immeuble. Le personnel s'active

également pour trouver une Bible. Un exemplaire des Gédéons finit par être déniché dans le bureau de l'huissier en chef de la Maison-Blanche.

À 19 h 09, Harry Truman et le président de la Cour suprême, Harlan Stone, se placent devant la cheminée à l'extrémité de la salle du cabinet, la famille de Truman et les dignitaires formant un demi-cercle derrière eux. Le président de la Cour suprême commence à prononcer les mots de la prestation de serment : « Moi, Harry Shipp Truman », déclare-t-il, supposant que le « S » est une initiale venant de la famille du père de Harry Truman. En réalité, ce n'est qu'une lettre, et non l'initiale d'un prénom.

« Moi, Harry S. Truman », rectifie l'intéressé, corrigeant le président de la Cour suprême.

Ce n'est pas le seul cafouillage qui se produit ce jour-là. Après la prestation de serment, le président de la Cour suprême fait remarquer à Harry Truman qu'il a tenu la Bible de la main gauche, avant de poser sa main droite dessus. Ils doivent donc recommencer, le nouveau président levant cette fois la main droite. Une fois la prestation de serment achevée, Harry Truman embrasse la Bible, puis se tourne vers sa femme et sa fille pour les embrasser à leur tour.

Après la prestation de serment, le président Truman s'adresse brièvement à son cabinet. Il réitère son intention de poursuivre le programme du président Roosevelt. Il indique aussi qu'il aura toujours à cœur d'entendre leurs conseils prodigués en toute franchise, mais rappelle que c'est lui qui prendra les décisions finales. Et qu'une fois ces décisions prises, il comptera sur leur soutien inconditionnel.

Une fois la réunion achevée, les personnes présentes rentrent chez elles. Seul un homme reste sur place : c'est Henry Stimson, le secrétaire à la Guerre. Il demande à s'entretenir en privé avec le nouveau président « au sujet d'une affaire de la plus haute importance ».



Le 12 avril 1945, Harry Truman prête serment et devient président des États-Unis.

À soixante-dix-sept ans, Henry Stimson est une personnalité légendaire qui a servi cinq présidents. Harry Truman sera le sixième. Face au nouveau chef de l'État, il annonce qu'il sera bref. Le sujet dont il souhaite lui parler est complexe et il fournira davantage de détails ultérieurement. Il tenait simplement à informer le président de l'existence d'un « projet considérable en cours » pour développer « un nouvel explosif d'une puissance destructrice à peine croyable ». Le projet est si confidentiel (et si dangereux, potentiellement) que seule une poignée de personnes en ont connaissance. Henry Stimson déclare qu'il en informera Harry Truman en détail quelques jours plus tard, une fois que le président se sera installé⁶.

Il n'en dit pas davantage. Le bref et mystérieux briefing du secrétaire à la Guerre laisse le nouveau président perplexe. Mais ce dernier a une foule de choses à assimiler : le décès du président Roosevelt, la réaction du pays, sa soudaine responsabilité de diriger l'effort de guerre en Europe et dans le Pacifique. Le « projet »

mentionné par Henry Stimson est une mission de plus qui lui revient désormais. Et il n'a pas la moindre idée de ce que cela représente réellement. Ce jour-là, dira-t-il plus tard, « le monde m'est tombé dessus⁷ ».

« Je me suis dit que la meilleure chose à faire était de rentrer chez moi, de me reposer autant que possible et de faire face aux événements⁸ », écrit-il dans son journal.

113 jours

15 avril 1945

Los Alamos, Nouveau-Mexique

D'après le calendrier, c'est le printemps. Cependant, de la neige fraîche crisse sous les pieds de J. Robert Oppenheimer qui traverse d'un pas alerte le complexe top secret de l'armée installé sur un plateau du Nouveau-Mexique. Il se dirige vers ce qui sert de salle de cinéma.

Robert Oppenheimer est le directeur scientifique du colossal projet Manhattan mené par les États-Unis pour développer la bombe atomique. Tous les matins, il doit jongler avec des monceaux de documents sur son bureau : il lit des rapports sur l'avancée des travaux et rédige des mémos, quand il ne répond pas à des appels téléphoniques urgents en provenance de Washington. Alors qu'à l'extérieur, le pays est engagé dans la Seconde Guerre mondiale, Robert Oppenheimer et son équipe de scientifiques, dans ce site protégé, concentrent toute leur énergie et leur expertise sur le « Gadget », une nouvelle et terrifiante arme de destruction massive.

Ce dimanche matin, les choses sont différentes. Il a réuni les scientifiques, les militaires, le personnel de soutien et les familles qui vivent dans la ville secrète de Los Alamos pour un hommage au président Roosevelt. Or, il n'a encore jamais prononcé d'éloge funèbre.

Brillant physicien et théoricien, Robert Oppenheimer n'a aucune difficulté à expliquer à ses pairs ou aux étudiants des meilleures universités américaines des théories scientifiques complexes concernant le fonctionnement de l'univers. L'homme, qui parle couramment six langues, est également versé en littérature classique et en philosophie orientale. Il a même appris le sanskrit pour lire la *Bhagavad-Gita*, un poème épique hindou, dans le texte.

Trois jours se sont écoulés depuis la mort du président Roosevelt dans une station thermale de Géorgie. Depuis, Robert Oppenheimer a passé la majeure partie de son temps à chercher les mots justes pour lui rendre hommage.

Cette perte l'a touché de manière infiniment personnelle. Ce président a dirigé les États-Unis lors des heures parmi les plus sombres de son histoire. À la Maison-Blanche depuis 1933, il avait pris ses fonctions au plus profond de la grande dépression et s'était démené pour restaurer la foi et la confiance du peuple américain, par le biais de programmes ambitieux destinés à redresser l'économie.

Puis, lorsque les Japonais avaient attaqué la base navale américaine de Pearl Harbor, à Hawaï, le 7 décembre 1941, le pays s'était à nouveau tourné vers le président Roosevelt. La plupart des Américains avaient appris la nouvelle lorsqu'un bulletin d'informations avait interrompu leurs programmes radio du dimanche après-midi. « Le Japon ? » Les auditeurs avaient secoué la tête, incrédules, pour régler leurs postes de radio. Était-ce vrai ? Était-ce possible ? Le lendemain, le président s'était adressé au Congrès et au pays tout entier, avec un discours radiophonique qui allait résonner à travers les années. L'attaque était « injustifiée » et « ignoble », avait-il déclaré. Le 7 décembre 1941, avait-il poursuivi, est « une date qui restera gravée dans les mémoires ».

Le président avait fait une promesse au peuple américain. « Qu'importe le temps qu'il nous faudra pour venir à bout de cette invasion préméditée, avait-il tonné, le peuple américain, dans sa juste puissance, vaincra, au terme d'une victoire absolue⁹. »

Le Congrès avait déclaré la guerre au Japon. Quatre jours plus tard, l'Allemagne avait déclaré la guerre aux États-Unis. Le pays s'était mobilisé. Pour de nombreux Américains, le président Roosevelt était le seul chef des armées qu'ils aient jamais connu. Près de trois ans et demi après le début de la Seconde Guerre mondiale, alors que les Alliés étaient sur le point de remporter la victoire en Europe – et que la guerre dans le Pacifique avait atteint un sanglant point culminant, leur président, qui avait accompli quatre mandats à la tête du pays, était subitement décédé.

Un vent d'incertitude secoue alors les rangs du projet Manhattan. Des années plus tôt, c'est le président Roosevelt qui avait autorisé le projet de recherche et de développement de la bombe atomique, réunissant les scientifiques les plus brillants pour une entreprise dont il espérait qu'elle mettrait un jour fin à la guerre. Franklin Roosevelt avait joué un rôle déterminant pour que de grandes entreprises – DuPont, Standard Oil, Monsanto et Union Carbide – conçoivent, fabriquent et fassent fonctionner de nouvelles installations et usines révolutionnaires afin de contribuer à la fabrication de l'arme. Les laboratoires universitaires et industriels avaient mis à disposition leurs meilleurs scientifiques, les plus créatifs. L'opération était coûteuse, hasardeuse et totalement secrète.

Nul ne sait avec certitude où Harry Truman mènera le projet, ni même s'il le mènera quelque part. Le physicien Philip Morrison se souviendra : « Désormais, nous ne connaissions pas l'homme qui se trouvait à la tête de l'État¹⁰. »

L'équipe de Los Alamos se tourne vers Robert Oppenheimer pour obtenir des réponses. Les talents de l'homme, véritable génie de la physique théorique, ne se cantonnent pas à la science. Son esprit d'une vivacité considérable est en mesure de s'emparer de n'importe quel problème pour y apporter des solutions claires et concises. Ses collègues le décrivent comme la personne dotée de la réflexion la plus rapide qu'ils aient jamais rencontrée. Et en cet instant, cette vivacité d'esprit est plus que jamais nécessaire.

Robert Oppenheimer, 1,80 mètre pour environ 60 kilos, est mince, à la limite de la maigreur. Cela ne l'empêche pas de s'habiller comme un dandy, avec d'élégants costumes gris, des chemises et des cravates bleues, des chaussures impeccablement cirées et des chapeaux *pork pie*. Avec sa cigarette au coin de la bouche, ses yeux très bleus et son regard perçant, il plaît aux femmes et intimide les hommes. Fantasque et sûr de lui, « Oppie » est aussi à l'aise dans un cocktail que dans un amphithéâtre.

On attendait de ce fils d'un immigrant allemand ayant fait fortune dans l'importation de textiles à New York de réussir et Robert Oppenheimer n'a pas déçu. Il décroche son diplôme de l'université de Harvard avec mention très bien en trois ans seulement. À vingt-deux ans, il obtient un doctorat en physique à l'université de Göttingen, en Allemagne, où il a étudié sous la direction du célèbre physicien Max Born. En quelques années, Robert Oppenheimer décroche des postes prestigieux d'enseignant, à la fois à l'université de Californie, à Berkeley, et à l'Institut de technologie de Californie, à Pasadena. Il se partage entre ces deux établissements : un semestre à Berkeley, le suivant à Pasadena. Contrairement à la plupart des professeurs d'alors, l'homme est flamboyant, bohème, et dispense ses cours avec un enthousiasme contagieux. S'exprimant sans notes, il mêle la poésie et la littérature à des concepts mathématiques complexes. Il n'hésite pas à affirmer que les questions scientifiques les plus importantes restent sans réponse et met ses étudiants au défi de percer des mystères. Comme le dira un collègue, Robert Oppenheimer a insufflé « à la physique un degré de sophistication inconnu jusqu'alors aux États-Unis ».

Les étudiants sont fascinés et inspirés. Ils suivent le professeur de Berkeley à Pasadena, captivés par ses excentricités et sa joie de vivre, son appétit pour les steaks saignants, les martinis bien serrés, les plats épicés et les cigarettes. Cavalier et navigateur accompli, il semble avoir des amis partout.

Mais Robert Oppenheimer a aussi une face sombre. La mélancolie et l'irritabilité viennent parfois ternir sa personnalité brillante. Il ne

supporte pas de parler de la pluie et du beau temps et n'hésite pas à interrompre ses amis au beau milieu d'une phrase, surtout s'il estime que le sujet n'est pas stimulant intellectuellement. Les étudiants qui posent des questions dénuées d'intérêt sont remis à leur place sans ménagement, en public. Un collègue de longue date qualifiera Robert Oppenheimer de « méprisant au point d'être grossier ».

En 1942, lorsque le physicien est nommé à la tête du projet Manhattan, certains collègues critiquent son tempérament et son manque d'expérience en matière de gestion, décrétant qu'il serait « incapable de tenir un stand de hamburgers ». Or, là, il va devoir concilier le monde universitaire, innovant et indépendant, et la structure rigide de l'armée.

Robert Oppenheimer s'attelle à la tâche, pour ce projet qu'il considère comme le moyen le plus efficace de mettre fin à la guerre. Il convainc des scientifiques de renommée internationale de déraciner leurs familles pour le rejoindre au laboratoire secret consacré à l'arme atomique de Los Alamos, une région isolée entourée de profonds canyons et de hauts sommets à l'extrémité sud des Rocheuses. Robert Oppenheimer travaille en bonne intelligence avec les responsables militaires, et notamment avec son homologue, le général Leslie R. Groves.

Au fil du temps, il devient un administrateur formidablement efficace et charismatique, aux dires de ses amis et collègues. Certains des plus grands physiciens au monde sont réunis à Los Alamos, dont six prix Nobel. Les egos sont considérables, mais Robert Oppenheimer parvient à faire fonctionner tout cela. Un de ses collègues déclarera que le physicien était à deux doigts d'être indispensable.

En avril 1945, Robert Oppenheimer, âgé de seulement quarante ans, assume parfaitement son rôle de directeur scientifique du projet. Il vit avec sa femme Kitty et leurs deux jeunes enfants dans une maisonnette située dans une zone isolée de Los Alamos. Ce professeur, autrefois très réservé, organise désormais des dîners chez lui où il reçoit des scientifiques et des collègues en visite. Les festivités commencent par des dry martinis sirotés sur la terrasse, au coucher du soleil.

Le site de Los Alamos a pris de l'ampleur, passant de quelques centaines de personnes à 8 000 scientifiques et militaires et leurs familles. Le site de presque 22 000 hectares – « the Hill » – est entouré d'une clôture de trois mètres de haut, surmontée de fils de fer barbelés. À l'intérieur, une autre enceinte délimite la zone technique, à laquelle seules les personnes disposant des accréditations les plus élevées ont accès. C'est là que se trouvent le bureau de Robert Oppenheimer, ainsi que les vastes laboratoires servant aux recherches sur la bombe. Tel le maire d'une petite ville, le scientifique salue souvent les passants lorsqu'il se promène dans les rues sans arbres de Los Alamos. Toujours calme et aimable, il bavarde volontiers avec les gens qu'il croise.



Une réception à Los Alamos en 1944 (de gauche à droite) : Dorothy McKibbin, chargée de l'accueil des nouveaux arrivants dans la ville secrète ; Robert Oppenheimer, directeur scientifique du projet Manhattan, et Victor Weisskopf, physicien nucléaire.

Le 12 avril, la nouvelle de la mort du président est un choc terrible. Ce jour-là, Thomas O. Jones découvre un Robert Oppenheimer fermé, un homme confronté à un deuil qui le bouleverse.

Cet officier du renseignement occupe un bureau dans un bâtiment relié à celui de Robert Oppenheimer par une passerelle couverte. Il s'apprête à partir lorsque son téléphone sonne. Le président Roosevelt vient de mourir, lui annonce son interlocuteur. Thomas Jones n'en revient pas.

« Vous êtes sûr ? » demande-t-il.

Son interlocuteur répète le message. Sidéré, Thomas Jones reste assis à son bureau, en silence. Il sait qu'il doit en informer les autres. La base est coupée du monde, il n'y a pas de stations de radio ni de journaux venant de l'extérieur. La ville la plus proche est Santa Fe, à une bonne cinquantaine de kilomètres. Sur les cartes, Los Alamos n'existe pas. La plupart des gens vont donc apprendre la mauvaise nouvelle par le biais d'un haut-parleur dans la zone technique.

L'officier du renseignement décide d'aller en informer Robert Oppenheimer. Au pas de course, il quitte son bureau pour emprunter la passerelle reliant les deux bâtiments. À mi-chemin, il voit une silhouette familière se diriger vers lui.

Le physicien est déjà au courant, mais il a du mal à y croire. « Est-ce que c'est certain ? » demande Robert Oppenheimer.

— Oui, Oppie, c'est sûr », répond Thomas Jones d'une voix douce. Cela confirme ce qu'il s'attendait à entendre.

Les employés de la zone technique apprennent tous la mort du président au même moment. Et là, tout s'arrête. Les scientifiques se tournent les uns vers les autres. Vous avez entendu ? se demandent-ils. Les uns sont sous le choc et restent silencieux, les autres fondent en larmes. Ils sortent des laboratoires pour rejoindre les couloirs et les marches, à l'extérieur. Personne ne veut rester seul.

Dans le couloir, Thomas Jones le voit : Robert Oppenheimer est visiblement ébranlé, son visage pâle est fermé. Ils parlent du président, de ce qu'il a fait pour sauver le pays. Le physicien rend

hommage à ce qu'a accompli le chef de l'État, à son intelligence et à sa « personnalité magnétique¹¹ ».

En réalité, Robert Oppenheimer et Franklin Roosevelt ne se sont jamais beaucoup parlé. Ils conservaient une distance respectueuse, communiquant essentiellement par le biais d'intermédiaires.

Dès que le président Roosevelt en avait l'occasion, il faisait l'éloge du physicien pour les travaux « de la plus haute importance » qu'il supervisait au laboratoire de recherche et de conception des armes de Los Alamos.

Dans une lettre adressée à Robert Oppenheimer le 29 juin 1943, le président Roosevelt s'efforce d'atténuer l'antagonisme croissant entre les scientifiques et le général Groves, l'intransigent responsable militaire du projet. Le président avait appris que certains scientifiques commençaient à souffrir de la tension nerveuse engendrée par des délais qu'ils jugeaient impossibles à tenir. Et qu'ils n'appréciaient pas non plus de vivre sous haute surveillance. Certains doutaient que la bombe puisse un jour être construite et se demandaient s'il était opportun de travailler avec des matériaux aussi dangereux.

Le courrier du président Roosevelt réaffirmait la position de Robert Oppenheimer comme responsable d'un groupe de scientifiques de très haut niveau travaillant sous haute sécurité et avec des « restrictions très particulières ». Le président en appelait au scientifique pour convaincre son équipe du caractère indispensable de ces restrictions et lui demandait de leur transmettre les remerciements du président pour leur travail considérable et leurs « sacrifices personnels ».

« J'ai la certitude que nous pouvons compter sur la poursuite de leur travail, avec implication et désintéressement. Quels que soient les plans de l'ennemi, la science américaine sera à la hauteur du défi », écrivait Franklin Roosevelt.

Ce jour, alors que Robert Oppenheimer se prépare pour la cérémonie, il sait que certains scientifiques de son équipe ont encore des doutes concernant le projet de mise au point d'une bombe atomique.

Récemment, des physiciens de renom, comme Leó Szilárd, ont exprimé leur opposition morale à l'utilisation de la bombe atomique en temps de guerre. Leó Szilárd a même lancé une pétition, recueillant les noms de collègues scientifiques qui partagent sa position.

Cependant, pour cette journée, Robert Oppenheimer tient à mettre ces préoccupations de côté. La veille, il s'est couché tard pour finaliser son éloge funèbre. Au matin, il a découvert la neige qui a recouvert son jardin, les rues, la ville entière. Philip Morrison, le physicien, se souviendra de la neige comme d'un « message de consolation ».

Les rues habituellement animées sont calmes. Comme la majeure partie du pays, Los Alamos est en deuil. Devant le cinéma, le trottoir est apparent, la neige a été piétinée par les centaines de personnes qui attendent dans la salle. Thomas Jones accueille Oppie à la porte et le fait entrer. Le directeur du projet retire son légendaire chapeau.

Courrier adressé par le président Franklin D. Roosevelt
à Robert Oppenheimer, le 29 juin 1943.

**La Maison-Blanche
Washington**

29 juin 1943

Cher monsieur Oppenheimer,

Je viens de m'entretenir avec le Dr Bush au sujet du programme de recherche, de développement et de fabrication confidentiel et de la plus haute importance que vous connaissez parfaitement. J'ai appris avec grand plaisir l'excellence du travail accompli dans de nombreux sites du pays sous la supervision immédiate du général L. H. Groves et sous la direction générale du comité présidé par le Dr Bush. La résolution du problème est de la plus haute importance pour la sécurité nationale et j'ai confiance que la mission sera

achevée dans les meilleurs délais grâce à la coopération sans réserve de toutes les parties concernées.

Je m'adresse à vous en tant que responsable d'un groupe qui sera amené à jouer un rôle déterminant dans les mois à venir. J'ai conscience que vos collègues et vous-même travaillez sur un projet d'une extrême dangerosité, dans des circonstances inhabituelles. L'importance capitale de l'issue de vos travaux pour le pays requiert pour ce programme une protection encore plus drastique que les autres développements de guerre hautement confidentiels. C'est pourquoi j'ai donné des consignes pour que toutes les précautions soient prises afin d'assurer la sécurité de votre projet, et je suis certain que les responsables veilleront à la mise en œuvre de ces consignes. Vous avez parfaitement conscience des raisons pour lesquelles vos travaux et ceux de vos collègues doivent être soumis à des restrictions très particulières. Je vous demande de bien vouloir transmettre aux scientifiques réunis autour de vous ma profonde reconnaissance pour leur engagement à mener à bien ces missions, en dépit des dangers et des sacrifices personnels qu'elles impliquent. J'ai la certitude que nous pouvons compter sur la poursuite de leur travail, avec implication et désintéressement. Quels que soient les projets de l'ennemi, la science américaine sera à la hauteur du défi. C'est fort de cette conviction que je vous adresse ce message de confiance et de gratitude¹².

Robert Oppenheimer s'avance lentement vers la scène et les participants, serrés sur des rangées de bancs en bois, font silence. Ceux qui connaissent le scientifique de longue date le trouvent vieilli ; ce n'est plus le jeune physicien flamboyant qui fut une véritable star en Californie. De nombreux participants, comme Thomas Jones et Philip Morrison, se demandent si cela ne signifie pas la fin du projet.

Le physicien se tient sur scène, devant un drapeau américain en berne et reste un instant silencieux. Puis, d'une voix à peine plus forte qu'un murmure, il entame un éloge funèbre destiné à rassurer les milliers de personnes qui travaillent à Los Alamos.

« Lorsque, il y a maintenant trois jours, le monde entier a appris la mort du président Roosevelt, beaucoup ont pleuré alors qu'ils n'étaient pas habitués à verser des larmes, beaucoup d'hommes et de femmes, peu habitués à la prière, se sont tournés vers Dieu. Nous avons été nombreux à envisager l'avenir avec une profonde inquiétude ; nombreux à avoir eu des doutes quant à l'achèvement de nos travaux ; et tous, nous nous sommes vu rappeler combien la grandeur humaine est précieuse.

« Nous avons connu des années de malheur considérable, de terreur considérable. Franklin D. Roosevelt a été notre président, notre chef des armées, notre dirigeant. Dans le monde entier, des hommes se sont tournés vers lui pour connaître la voie à suivre et ont vu en lui l'incarnation de leur espoir que les maux de cette époque ne se répèteront pas ; que les terribles sacrifices d'hier et de demain conduiront à un monde mieux adapté à l'être humain. C'est dans ces heures sombres que l'homme prend conscience de son impuissance et de sa profonde dépendance. Cela nous rappelle les temps médiévaux où la mort d'un roi sage, juste et bon plongeait son pays dans le désespoir et le deuil. »

Puis Robert Oppenheimer se réfère au texte qui a été pour lui une telle source de réconfort au fil des ans.

« Dans les écritures hindoues, dans la *Bhagavad-Gita*, il est dit : "L'homme est un être dont la substance est la foi. Il est ce que sa foi est." La foi du président Roosevelt est partagée par des millions d'hommes et de femmes dans tous les pays du monde. C'est pourquoi il est possible de garder espoir, c'est pourquoi il est juste de conserver l'espoir que ce qu'il a accompli ne s'achèvera pas avec sa mort¹³. »

Après la cérémonie, les scientifiques et leurs familles restent debout, tête baissée, en silence, trop affligés pour parler.